

La nuit, le froid, le brouillard : ce que l'Occident sait du Grand Nord sibérien¹ à la fin du XVIII^e siècle

ALAIN GUYOT

Au moment où éclate la Révolution française, la Sibérie n'est plus un sujet complètement inconnu pour les Occidentaux. Depuis les premiers raids menés par des Cosaques à partir du XVI^e siècle jusqu'aux grandes expéditions mandatées par la couronne impériale russe tout au long du siècle des Lumières, ce territoire immense, encore hanté, à la fin de la Renaissance, de légendes colportées par les relations d'ambassades en Moscovie ou par les traités de cosmographie², est, dans son ensemble, exploré, cartographié et abondamment décrit. De Messerschmidt à Billings, nombre d'Européens de l'Ouest – principalement des Allemands, mais aussi des Anglais, des Français, des Danois, des Hollandais – se sont, au XVIII^e siècle, mis au service

1. On s'intéressera plus particulièrement ici à la partie de la Sibérie située au nord du cercle polaire arctique, à l'est de la rivière Kara et à l'ouest du détroit de Béring.

2. Voir par exemple Sigismond de Herberstein, *La Moscovie du XVI^e siècle vue par un ambassadeur occidental* [d'après les *Rerum Moscoviticarum Commentarii*, 1549], trad. et éd. de R. Delort, Paris, Calmann-Lévy, 1965, p. 139 et sq. ; André Thevet, *Cosmographie moscovite* [extrait de la *Cosmographie universelle* de 1575], éd. d'A. Galitzin, Paris, Techener, 1858, p. 57 et sq.

de l'empereur de Russie pour participer, aux côtés des Russes ou parallèlement à eux, à la conquête de ce qui a pu être considéré comme le *Far East* eurasiatique³. Différents ouvrages, traduits dans la plupart des langues de l'Europe de l'Ouest, l'ont donné à connaître à un public de savants, mais aussi de lecteurs passionnés par les voyages vers des terres inexplorées, en particulier celles d'un Nord qui fascine tout autant que les déserts et les savanes, les jungles tropicales ou les îles des mers du Sud : en témoigne le succès rencontré par le *Recueil des voyages au Nord*, vaste compilation de relations viatiques, qui se veulent septentrionales sans l'être toujours, publiées, et sans cesse augmentées, à Amsterdam par le réfugié huguenot français Jean-Frédéric Bernard entre 1715 et 1738.

Or, si cette série offre un certain nombre de récits de voyages dans ce qu'on nommera plus tard la mer de Barents et d'autres réalisés tout ou partie en Sibérie occidentale, centrale ou extrême-orientale⁴, aucun n'est consacré à la partie proprement arctique de cette contrée⁵. Par ailleurs, lorsque, dans son *Histoire naturelle des glaciers de Suisse* (1760), le géologue et cartographe suisse Gottlieb Sigmund Gruner compare les glaciers des Alpes à ceux du Nord, il ne mentionne que la Nouvelle-Zemble au rang des terres froides de la Russie⁶. On pourrait certes arguer qu'au milieu du XVIII^e siècle la Sibérie n'était pas encore totalement explorée, mais d'autres ouvrages consacrés aux expéditions nordiques, publiés cette fois à la fin du siècle, n'accordent pas une place

3. Voir, entre autres, Youri Semionov, *La Conquête de la Sibérie : du IX^e au XIX^e siècle*, trad. de M. Ténine, Paris, Payot, 1938 ; Antoine Garcia & Yves Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, Paris, Transboréal, 2018 et Dittmar Dahlmann, *Sibirien. Vom 16. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, Paderborn, Schöningh, 2009.

4. Voir par exemple les tomes 2 (1716 – entièrement consacré au Spitzberg), 3 (1716) et 8 (1727), où l'on trouve des récits de voyage en « Tartarie orientale » et de Moscou à la Chine, ainsi que le tome 3 de la nouvelle édition (1732) qui relate plusieurs expéditions jusqu'en Nouvelle-Zemble.

5. On fera exception d'un article dû à un militaire allemand au service de la Suède et déporté en Sibérie, Johann Bernhard Müller, qui, avant de décrire les « mœurs et usages des Ostiacks », se livre à une brève description du cours inférieur de l'Ob, sur la foi de ce qu'il en avait appris au cours de son séjour à Tobolsk (*Recueil des voyages au Nord*, éd. de J. F. Bernard, t. 8, Amsterdam, chez l'auteur, 1727, p. 388-393). Mais le compilateur se plaint lui-même du manque de données au sujet du nord de la Sibérie, qu'il nomme Tartarie (« Essai d'instructions pour voyager utilement [...] », *ibid.*, t. 1, 1715, p. 93).

6. Trad. de L.-F. Guynement de Kéralio, Paris, Pancoucke, 1770, p. 253.

beaucoup plus importante à la partie la plus septentrionale de cet immense territoire⁷.

Terra incognita ?

On est d'autant plus surpris de cette absence quand on sait l'intérêt que portent les Occidentaux à la découverte d'un passage du Nord-Est qui leur permettrait de rallier l'Extrême-Orient sans être obligé de contourner l'Afrique ou l'Amérique du Sud. Dès la seconde moitié du XVI^e siècle, des navigateurs anglais et hollandais commencent à reconnaître la côte septentrionale de la Russie et poussent parfois jusqu'à la Nouvelle-Zemble et au détroit de Kara, qu'ils ne pourront toutefois jamais dépasser⁸. Au XVIII^e siècle, les travaux du géo-

7. On peut se référer à l'ouvrage de l'Anglais William Coxe intitulé *Les Nouvelles Découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique* (1780 – trad. de J.-N. Demeunier, Paris, Hôtel de Thou, 1781), qui ne consacre pas plus d'une vingtaine de pages aux expéditions dans l'Extrême-Nord sibérien (p. 207-228). À la décharge de l'auteur, et comme le signale le traducteur, son ouvrage « commence où finit celui de M. Müller [Gerhard Friedrich : voir *infra* note 10] », c'est-à-dire qu'il « parle seulement des voyages faits par les Russes depuis 1745 » (« Avertissement du traducteur », p. I). Or les explorations russes au cours des trente années qui ont suivi se sont plutôt concentrées sur la Sibérie centrale, le Kamtchatka et le détroit de Béring. L'original anglais sera réédité, revu, corrigé et augmenté à trois reprises entre 1780 et 1803 : cette dernière version présente un supplément sur les tentatives infructueuses menées par Billings depuis l'embouchure de la Kolyma en 1781 et sur les essais, tout aussi peu concluants, de navigation vers l'est à partir du Spitzberg en 1764-1765 (*Account of the Russian Discoveries* [...], Londres, Caddel & Davies, 1803, p. 394 et sq.). Quant à l'*Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord* du naturaliste allemand Johann Reinhold Forster, publié à Francfort en 1784 (trad. de P.-M.-A. Brousseau, Paris, Cuchet, 1788, 2 vol.), elle n'offre, au tome 2, que quelques pages sur l'exploration du passage du Nord-Est jusqu'en Nouvelle-Zemble par les navigateurs occidentaux au XVI^e siècle (p. 22-29 et 241-257), sur les Tchouktches et sur les Russes Dejnev et Gvozdev (p. 224-225), puis, dans le chapitre VII, intitulé « Voyages et Découvertes des Russes dans le Nord », une brève allusion à Gerhard Friedrich Müller et à Pallas à propos de la conquête de la Sibérie, trois lignes sur les explorations de la côte septentrionale et deux pages sur Béring (p. 349-353).

8. Voir la relation du voyage du capitaine John Wood à la recherche du passage du Nord-Est en 1676, dans John Narborough & al., *An Account of Several Late Voyages & Discoveries to the South and North*, Londres, Smith & Walford, 1676, p. 143-169, en particulier p. 144-154 (traduit en français dans le *Recueil des voyages*

graphe et économiste suisse Samuel Engel témoignent de cette curiosité encore inassouvie à l'époque⁹.

Bien entendu, les Russes eux-mêmes, « plus à portée de ces contrées inconnues¹⁰ », ignorent encore moins cette partie du monde : on fait généralement remonter au XIV^e siècle les premières explorations du Grand Nord sibérien le long de l'Ob¹¹. Par ailleurs, les principaux établissements russes situés en lisière du cercle polaire arctique (Obdorsk, Mangazeïa, Touroukhansk, Jigansk, Verkhoïansk, Zachiversk, Srednekolymsk, Nizhnekolymsk, Verkhnekolymsk, etc.) sont fondés entre les dernières années du XVI^e siècle et le milieu du XVII^e¹², tandis qu'à partir de 1626, de nombreuses expéditions privées consacrées à la chasse et au commerce des fourrures sont conduites par les véritables éclaireurs de la découverte que représentent les *promyšlenniki*¹³ dans les péninsules du Taïmyr et des Tchouktches, le long de la Kolyma, puis en direction de ce qu'on nommera plus tard les mers des Laptev et de Sibérie orientale¹⁴. Ainsi, bien que son périple ait fait l'objet de débats

au Nord, t. 2, Rouen Machuel, 1716, p. 203 et sq.). Clive Holland (*Arctic: exploration and development, c. 500 B.C. to 1915: an encyclopedia*, New York – Londres, Garland, 1994, p. 18) indique toutefois qu'une expédition britannique avait pu reconnaître la côte de la mer de Kara jusqu'à l'embouchure de l'Ob dès 1568.

9. Voir ses *Mémoires et observations géographiques et critiques sur la situation des pays septentrionaux de l'Asie et de l'Amérique [...]* (Lausanne, Chapuis, 1765) et ses *Extraits raisonnés des voyages faits dans les parties septentrionales de l'Asie et de l'Amérique ou nouvelles preuves de la possibilité d'un passage aux Indes par le Nord* (Lausanne, Pott et Cie, 1779).

10. Gerhard Friedrich Müller, *Voyages et découvertes faites par les Russes le long des côtes de la Mer Glaciale [...]* [1758], trad. de Ch.-G.-F. Dumas, Amsterdam, Rey, 1766, t. 1, p. 4 (le tome 2 étant consacré à une histoire du fleuve Amour). Cette traduction, réalisée à la demande de l'auteur, est celle du troisième tome de sa monumentale *Sammlung russischer Geschichte* publiée à Saint-Petersbourg en neuf volumes entre 1732 et 1764.

11. Voir Mikhail Ivanovitch Belov, *Istorija otkritija i osvojenija severnogo morskogo puti. Tom. 1. Arktičeskoe moreplavanie s drevnejšix vremën do serediny XIX veka*, L., Izdatel'stvo "Morskoi Transport", 1956 ; George V. Lantzeff & Richard A. Pierce, *Eastward to Empire. Exploration and Conquest on the Russian Open Frontier, to 1750*, Montréal – Londres, McGill-Queen's UP, 1973, p. 38-39 ; C. Holland, *Arctic...*, *op. cit.*, p. 11.

12. Voir *ibid.*, p. 23 et sq.

13. Le mot pourrait se traduire aujourd'hui par « entrepreneurs ». Voir aussi G. V. Lantzeff & R. A. Pierce, *Eastward to Empire...*, *op. cit.*, p. 127-128.

14. Voir *ibid.*, p. 132-133, 183 et sq. ; C. Holland, *Arctic...*, *op. cit.*, p. 48-76.

passionnés, on est maintenant à peu près certain que le Cosaque Semion Dejnev a réalisé le tour de la péninsule des Tchouktches et découvert le détroit de Béring autour de 1650¹⁵.

Le premier historien de ces explorations arctiques, le savant allemand Gerhard Friedrich Müller, qui participa lui-même à la seconde expédition du Kamtchatka (1733-1743), rapporte que la chancellerie de Iakoutsk avait recueilli en 1710 « les dépositions de divers Cosaques » qui s'étaient aventurés vers l'océan Arctique en suivant le cours de la Lena ou de la Kolyma¹⁶. Cette même chancellerie et le gouverneur de la région prirent alors l'initiative de lancer plusieurs missions dans cette direction entre 1711 et 1724¹⁷, avant que la couronne impériale ne les relayât en confiant le soin d'« aller découvrir le passage du Nord¹⁸ » à plusieurs lieutenants du capitaine commandeur danois Vitus Béring, sous l'autorité duquel était placée la seconde expédition du Kamtchatka. Vingt-cinq ans après le retour de celle-ci, Catherine II en mandata une autre, au cours de laquelle le savant allemand Peter Simon Pallas délégua un des étudiants russes qui l'accompagnaient, Vassili Zouïev, alors âgé de 17 ans, pour descendre l'Ob jusqu'à l'océan Arctique, d'où ce dernier rapporta un certain nombre de données nouvelles recueillies au cours de l'année 1771¹⁹. La dernière grande entreprise du siècle des Lumières dans le Grand Nord sibérien eut pour mission principale d'identifier le passage du Nord-Est en passant par le détroit de Béring, d'explorer la péninsule des Tchouktches et de développer les contacts avec ses habitants. Elle fut confiée en 1785 par l'impératrice au navigateur anglais Joseph Billings : celui-ci s'entoura pour ce faire de son compatriote Martin

15. Voir en particulier Raymond H. Fisher, *The Voyage of Semen Dezhnev in 1648: Bering's Precursor, with Selected Documents*, Londres, The Hakluyt Society, 1981. Au début du siècle passé, comme tout au long du XVIII^e, la réalité de cet exploit était encore contestée (voir Frank A. Golder, *Russian Expansion on the Pacific, 1641-1850*, Cleveland, The Arthur H. Clark Company, 1914, p. 67-95).

16. G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 35 et sq.

17. Voir *ibid.*, p. 43 et sq.

18. *Ibid.*, p. 178 et sq. Voir A. Garcia & Y. Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, *op. cit.*, p. 239 et sq.

19. Voir *Voyages de M. P. S. Pallas, en différentes provinces de l'empire de Russie, et dans l'Asie septentrionale* [1771-1801], trad. fr. de Gauthier de la Peyronie, Paris, Maradan, 1793, t. 4, p. 15 et sq. ; A. Garcia & Y. Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, *op. cit.*, p. 329 et sq.

Sauer, du militaire et cartographe russe Gavril Sarytchev et du Cosaque Ivan Kobelev, qui avait préalablement réalisé plusieurs voyages dans le pays d'origine de sa mère, une autochtone²⁰. L'expédition prit fin en 1794.

« Des contrées affreuses »

Pourtant, les comptes rendus de ces raids, missions et expéditions dans la Sibérie nordique publiés en Europe occidentale sont somme toute peu nombreux quand on les compare à l'abondante littérature consacrée au reste de ce vaste territoire²¹ : si l'on ajoute aux sources déjà mentionnées le *Voyage en Sibérie* du savant allemand Johann Georg Gmelin (1751-1752)²², on aura fait le tour des ouvrages qui parlent

20. Les premières informations sur cette expédition furent données par l'interprète d'origine autochtone Nikolai Daurkin (« Besondere Nachrichten über die tschuktschische Landspitze und benachbarte Inseln », *Neue Nordische Beyträge zur physikalischen und geographischen Erd- und Völkerbeschreibung, Naturgeschichte und Ökonomie*, 1, 1781, p. 245-248) et par Kobelev (« Auszug aus dem Tagebuch des Kosaken-Sotniks Iwan Kobelev über das Land der Tschuktschen und die demselben entgegen liegende Inseln und Lande von Amerika », *ibid.*, 4, 1783, p. 105-111), suivies une vingtaine d'années plus tard des relations plus complètes de Sauer (*Voyage fait par ordre de l'impératrice de Russie Catherine II, dans le nord de la Russie asiatique, dans la mer Glaciale, dans la mer d'Anadyr, et sur les côtes de l'Amérique, depuis 1785 jusqu'en 1794, par le commodore Billings*, trad. de J. H. Castéra, Paris, Buisson, 1802, 2 volumes : voir en particulier les instructions données par le Collège de l'Amirauté de Saint-Petersbourg à Billings, sur l'ordre de Catherine II, et celles données par Pallas au naturaliste Eugène Patrin, qui devra toutefois renoncer à participer à l'expédition pour raisons de santé – t. 2, p. 330-378) et de Sarychev (*Account of a Voyage of Discovery to the North-East of Siberia, the Frozen Ocean, and the North-East Sea* [1802 – trad. angl.], Londres, Phillips, 1806-1807). Voir en outre A. Garcia & Y. Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, *op. cit.*, p. 351 et sq. ; Diana Ordubadi, *Die Billings-Saryčev-Expedition 1785-1795*, Göttingen, V&R Unipress, 2016.

21. En sus des ouvrages précédemment cités, une *Sibirische Geschichte* due à l'historien allemand Johann Eberhard Fischer est ainsi publiée par l'Académie impériale de Saint-Petersbourg dès 1768. Sur la connaissance de la Sibérie en France au siècle des Lumières, voir, entre autres, Sarga Moussa & Alexandre Stroeve (éd.), *L'Invention de la Sibérie chez les écrivains et voyageurs français (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Institut d'études slaves, 2014.

22. Trad. de L.-F. Guynement de Kéralio, Paris, Desaint, 1767, 2 vol. Une trentaine de pages seulement sont consacrées à la Sibérie arctique (t. 1, p. 358-376 ; t. 2, p. 27-32 et 277-276). Quant à l'ouvrage du philologue allemand Johann

peu ou prou de ces contrées glaciales et reculées. Il faudra attendre le récit des pérégrinations de Billings par Sauer et Sarytchev dans les premières années du XIX^e siècle pour en avoir des échos plus circonstanciés, avant que le baron Ferdinand von Wrangell n'en livre une description détaillée à la suite de l'exploration qu'il réalisa entre 1820 et 1824²³.

On peut légitimement s'étonner de la relative pauvreté des informations publiées en Europe occidentale au sujet de la Sibérie arctique à la fin du siècle des Lumières, au regard du nombre des expéditions, officielles ou non, qui y ont été conduites. À quoi – ou à qui – faut-il l'attribuer ? Sans conteste à la nature inhospitalière du terrain et aux conditions climatiques extrêmes, qui n'ont pas facilité le travail des explorateurs. Dès la fin du XVI^e siècle, les navigateurs occidentaux en quête du passage du Nord-Est se heurtent à une muraille de glace dès qu'ils tentent de franchir le détroit de Kara entre le continent et la Nouvelle-Zemble, elle-même déjà décrite comme la plus misérable contrée de la Création par le capitaine Wood²⁴. C'est pourquoi, si l'on en croit Gerhard Friedrich Müller, dans ce « que nous apprennent les voyages des Anglais et des Hollandais sur la *mer glaciale* au-delà de *Nova Zemlia* », on ne trouve « rien qui mérite créance²⁵ ».

De fait, ces « contrées affreuses²⁶ », situées aux confins septentrionaux d'un territoire qui en effrayait déjà plus d'un²⁷, représentent une

Christoph Adelung, *Geschichte der Schiffahrten und Versuche, welche zur Entdeckung des nordöstlichen Weges nach Japan und China von verschiedenen Nationen unternommen worden, zum Behufe der Erdbeschreibung und Naturgeschichte dieser Gegenden entworfen [...]* (Halle, Gebauer, 1768), il n'est qu'une paraphrase de celui de G. F. Müller publié dix ans plus tôt (voir R. H. Fisher, *The Voyage of Semen Dezhnev...*, *op. cit.*, p. 7-8).

23. Voir Ferdinand de Wrangell *et al.*, *Le Nord de la Sibérie. Voyage parmi les peuplades de la Russie asiatique et dans la Mer glaciale entrepris par ordre du gouvernement russe* [1841], trad. d'E. Galitzin, Paris, Amyot, 1843, 2 vol. On trouve au début de cet ouvrage un « précis » récapitulant les voyages qui ont précédé les explorations menées par Wrangell (t. 1, p. XI-XXXV).

24. Voir J. Narborough & *al.*, *An Account...*, *op. cit.*, p. 193 (l'expression sera reprise par G. S. Gruner, *op. cit.*, p. 253). Sur les expéditions qui ont précédé celle de Wood, voir J. Narborough & *al.*, *An Account...*, *op. cit.*, p. 143.

25. G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 3.

26. *Ibid.*, p. 60.

27. Sur la barrière fantasmagique longtemps représentée par l'Oural aux yeux d'un certain nombre de voyageurs en Sibérie, voir Alain Guyot, « Le pay-

sorte de « Sibérie au carré » qui a longtemps servi de repoussoir : le géographe suédois Strahlenberg, déporté à Tobolsk et qui décrivait lui-même le nord de la région sous un jour peu amène²⁸, ne fut-il pas menacé « d'être envoyé sur les rives de la mer Glaciale » s'il se hasardait à dresser des cartes d'un territoire encore jalousement gardé secret par les Russes ? Quant au savant allemand Daniel Gottlieb Messerschmidt, pourtant dûment mandaté par Pierre I^{er} pour étudier la nature sibérienne, il préféra renoncer à s'engager sur les chemins du Grand Nord par crainte de devoir y affronter les rigueurs d'un hivernage²⁹. À la fin du XIX^e siècle encore, l'ingénieur français Edgar Boulangier, en mission sur le chantier du Transsibérien, alors comble de la modernité, dressait un tableau terrifiant, presque fantastique, de l'Oural septentrional, « région sauvage, glacée, presque inhabitable », avec ses « toundras stériles et monotones » où « [t]out ce qui est vivant fuit cet empire de la glace, et [où] même les roches insensibles, dures comme de l'acier trempé, s'effritent et se transforment en sable que les vents impétueux étendent çà et là », avec ses rares forêts, « presque impénétrables », aux « gigantesques troncs couverts d'une vieille mousse brune » qui les fait « ressembler[r] à des ours », et où règne « un silence de mort » :

Ce silence, ainsi que le crépuscule perpétuel qui règne sous les vastes branchages, remplit l'âme d'une sorte de terreur [...] ³⁰.

Cela n'empêche nullement les plus courageux d'entreprendre des « voyages [...] pénibles et périlleux³¹ » sur ces terres où « l'homme sent véritablement qu'il n'est qu'un homme, et qu'il ne peut exister

sage sibérien : un paysage du Nord ? », in S. Moussa & A. Stroeve (éd.), *L'Invention de la Sibérie...*, *op. cit.*, p. 141-142.

28. « Tous ces cantons sont très froids, l'air y est fort rude, et l'hiver dure huit à neuf mois. Ils ne sont guère peuplés, et la plus grande partie est couverte de marais, de forêts et de montagnes, en sorte qu'il n'y vient point de blé ou du moins très peu ». Philip Johann von Strahlenberg, *Description historique de l'empire russe* [1730], trad. de J.-L. Barbeau de la Bruyère, Amsterdam – Paris, Desaint et Saillant, 1757, t. 1, p. 26-27.

29. Voir A. Garcia & Y. Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, *op. cit.*, p. 200 et 213.

30. Edgar Boulangier, *Notes de voyage en Sibérie. Le chemin de fer transsibérien et la Chine*, Paris, Société d'éditions scientifiques, 1891, p. 3-6.

31. G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 27.

qu'autant qu'il sait lui-même s'en procurer les moyens³² ». Mais le récit de ces explorations sibériennes au nord du Cercle polaire arctique n'est, dans la très grande majorité des cas, qu'un bilan d'infortunes continues. Les expéditions les mieux préparées se heurtent à des opposants qui interdisent ou gênent leur progression : en ces contrées où la nuit perpétuelle règne une partie de l'année, la période au cours de laquelle il est possible de tenter une percée vers l'océan Arctique se réduit le plus souvent à quelques semaines estivales, pendant lesquelles prolifèrent de redoutables moustiques³³ ; mais même alors le vent du Nord empêche les bateaux d'accéder à la mer depuis les fleuves en poussant vers le rivage de véritables montagnes de glace, quand la banquise ou un brouillard épais ne bloque pas purement et simplement toute circulation³⁴. Les plus chanceux parviennent à rebrousser chemin, mais beaucoup d'explorateurs aguerris et téméraires qui se sont hasardés au large à la faveur d'un redoux ou qui y ont été emportés par un fort vent de terre se sont retrouvés bloqués par les glaces, qui peuvent briser les navires, et face au triple danger du froid polaire, de la disette et du scorbut³⁵ – sans même parler de l'hostilité des autochtones³⁶...

Un silence suspect...

Ces redoutables difficultés ne suffisent toutefois pas à expliquer le peu d'informations disponibles à la fin du XVIII^e siècle pour les Occi-

32. M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 1, p. 106.

33. Voir A. Garcia & Y. Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, *op. cit.*, p. 248, 261. Wrangell sera le voyageur qui se plaindra le plus amèrement de la virulence de ces insectes (*Le Nord de la Sibérie...*, *op. cit.*, t. 1, p. 25, 112-113, 145, 157, 349 et sq. ; t. 2, p. 11, 142, 202 et 229).

34. Voir G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 28 et sq., 51, 54-57, 77-78, 188 et sq. ; J. G. Gmelin, *Voyage en Sibérie*, *op. cit.*, t. 1, p. 358-360, 368-369 ; A. Garcia & Y. Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, *op. cit.*, p. 244, 248, 254-255, 261-263, 269, 274, 280 et 357-358.

35. Voir G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 27-28, 54, 190-192, 194 et 198 ; J. G. Gmelin, *Voyage en Sibérie*, *op. cit.*, t. 1, p. 362 et sq., 369 et sq. ; A. Garcia & Y. Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, *op. cit.*, p. 248, 271, 276 et 279.

36. Voir par exemple les funestes expériences connues par l'expédition Billings sur le territoire des Tchouktches telles que les a relatées Sauer (*Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 2, p. 161-165 et 242-247). Voir en outre A. Garcia & Y. Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, *op. cit.*, p. 248 et 284.

dentaires au sujet de la Sibérie arctique. Faut-il y voir une forme de réticence de la couronne impériale et, peut-être des Russes en général, à faire état des découvertes précisément réalisées dans cette région ? On se contentera de rappeler que les nombreuses expéditions menées par les Anglais et les Hollandais en direction de la mer de Kara à la charnière des XVI^e et XVII^e siècles avaient déjà poussé dès 1616 les autorités russes à interdire aux étrangers l'accès à la Sibérie par la voie maritime³⁷. S'agissait-il d'établir préventivement une situation de monopole au cas où l'on finirait par trouver le fameux passage du Nord-Est ou simplement d'appliquer un principe de rétention d'information dont Strahlenberg dit avoir fait lui-même les frais pendant son séjour forcé³⁸ ? Toujours est-il que, selon différents auteurs, le résultat de la plupart des explorations menées dans le nord de la région tout au long du XVII^e siècle n'était pas remonté jusqu'à Saint-Petersbourg, où la cour de Pierre le Grand ignorait presque tout de certaines portions de ce territoire³⁹... Selon toute vraisemblance, c'est en effet à Gerhard Friedrich Müller que l'on doit l'exhumation, dans les archives du gouvernement de Iakoutsk où il séjourna en 1736, d'un certain nombre de « pièces originales⁴⁰ » sur les raids menés en Sibérie arctique par les *promyšlenniki* jusqu'en 1724. Encore ces derniers s'intéressaient-ils moins à leurs éventuelles découvertes qu'au profit matériel qu'ils pouvaient retirer du commerce des fourrures ou du versement, par les peuples autochtones, d'un tribut à la couronne impériale, le *yassak* : des entreprises de ce genre « ne font aucune place aux considérations scientifiques⁴¹ ».

À qui souhaite obtenir des renseignements sur le Grand Nord sibérien, la lecture des quelque quatre-vingts pages consacrées par

37. Cette interdiction fut étendue en 1619 aux Russes non pourvus d'une autorisation officielle... ce qui n'empêcha nullement les raids opérés par les *promyšlenniki* au cours du XVII^e siècle (voir G. V. Lantzeff & R. A. Pierce, *Eastward to Empire...*, *op. cit.*, p. 127 et sq.)

38. Voir Ph. J. von Strahlenberg, *Description historique...*, *op. cit.*, t. 1, p. 50-52.

39. Voir *ibid.*, p. 51 ; G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 6.

40. *Ibid.*, p. 7. Sur les sources retrouvées par Müller, voir R. H. Fisher, *The Voyage of Semen Dezhnev...*, *op. cit.*, p. 40 et sq.

41. Roger Portal, « Les Russes en Sibérie au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 5, 1958, p. 34-35. Voir aussi A. Garcia & Y. Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, *op. cit.*, p. 141-142 et 157.

Müller à ces documents n'apporte donc, on s'en doute, pas grand-chose⁴², mais on peut espérer en apprendre davantage du compte rendu qu'il donne des missions nordiques prévues dans le cadre de l'expédition de 1733-1743, expédition voulue par Pierre le Grand et finalement lancée sous le règne de l'impératrice Anne – une expédition à laquelle, rappelons-le, le savant allemand a lui-même participé. Or, à ces « divers voyages par mer le long des côtes de la *mer glaciale*, pour essayer si l'on pourrait aller par là au *Kamtchatka*⁴³ », qui se sont étalés sur huit années et qui ont été conduits par des lieutenants de Béring appelés à laisser, parfois tragiquement, leur nom dans l'histoire des explorations polaires, Müller n'accorde pas plus d'une quinzaine de pages⁴⁴, ce qui contredit le titre même de son ouvrage... On sait pourtant que la plupart de ces marins et soldats expérimentés ont tenu une correspondance et des journaux de bord ou donné des témoignages oraux retraçant leurs périples, quand ils n'ont pas adressé à l'Amirauté des rapports de mission en bonne et due forme⁴⁵ ; on sait aussi que l'auteur du *Sammlung russischer Geschichte* a travaillé sur un grand nombre de documents authentiques, mais cela ne l'empêche pas de ne consacrer la plupart de ses remarques qu'aux obstacles parfois insurmontables et aux innombrables avanies rencontrés par ces différentes expéditions nordiques. Tout se passe comme si Müller cherchait à décourager les Européens de se risquer sur un océan Arctique

42. Voir G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 7-88 : hormis quelques (rares) indications topographiques, on y trouve essentiellement des considérations sur les conditions particulièrement difficiles de ces voyages, une série de démentis apportés à l'existence d'une grande île située au nord du continent eurasiatique, quelques informations sur le territoire et les mœurs des Tchouktches, citations à l'appui.

43. *Ibid.*, p. 183.

44. Voir *ibid.*, p. 183-198. Müller mentionne les noms de Stepan Mouraviev, Stepan Malyguine, Dmitri Ovtzyn, Fiodor Minine, Vassili Prontchichtchev et son épouse, Khariton et Dmitri Laptev, et celui du Suédois Peter Lasenius, mais passe étrangement sous silence ceux de Fedor Prianichnikov et surtout de Semion Tcheliousskine, qui dirigea pourtant en 1742 une reconnaissance capitale de la péninsule du Taïmyr par la voie terrestre jusqu'à la pointe septentrionale du continent eurasiatique – ce cap sera d'ailleurs baptisé en son honneur un siècle plus tard.

45. Voir A. Garcia & Y. Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, *op. cit.*, p. 244, 253-254, 257, 260-264, 270-273, 276-277, etc.

décidément bien peu accueillant à ceux qui voudraient voyager sur ses eaux...

On s'en convaincra en lisant les quelques pages qui suivent le récit des « missions nordiques » de 1734 à 1739 : s'appuyant sur ce qu'il vient curieusement de faire passer pour autant d'échecs de la part des Russes, Müller cherche à démontrer « l'impossibilité de naviguer par la *mer glaciale*, [de sorte] que dorénavant personne, je pense, ne se mettra plus dans l'esprit de vouloir l'entreprendre. » L'auteur renforce ensuite son raisonnement en arguant toute une série de « considérations » qui se veulent pratiques : longueur du voyage, obstacles représentés par les îles et les icebergs jalonnant le parcours, effet de ce qu'on n'appelle pas encore le « petit âge glaciaire » sur une moindre profondeur de la mer, qui gêne la navigation, manque de ressources, de repères et surtout d'habitude pour les bateaux et les navigateurs étrangers, qui se retrouveraient dans la « terrible extrémité » de devoir « hiverner dans ces affreuses contrées ». La conclusion est sans appel : « En voilà assez, selon moi, pour détourner à l'avenir toute autre nation de semblables entreprises⁴⁶ ». Müller eût été aux ordres des autorités impériales pour en divulguer le moins possible sur ces « découvertes faites par les Russes » et pour dissuader les Occidentaux de tenter l'aventure du passage du Nord-Est qu'il ne s'y serait pas pris autrement...

Cette hypothèse est confirmée par Nikolai Kopanév dans l'étude qu'il a conduite sur la traduction française de l'ouvrage de l'historien allemand⁴⁷. Il ressort en effet de cet article que les autorités russes tenaient à ne pas rendre publics les résultats de l'expédition de 1733-1743 : c'était compter sans deux savants français associés à celle-ci, les frères Delisle, qui en auraient profité pour dérober un certain nombre de données cartographiques. Celles-ci ont permis à Philippe Buache, géographe du roi de France, d'élaborer une carte du nord-est de l'empire des tsars, publiée en 1752 et accompagnée d'une *Explication de la carte des nouvelles découvertes au Nord de la mer du Sud*. Müller étant totalement passé dans l'orbite russe, au point de se faire naturaliser, il fut prié par le gouvernement de répliquer la même année à Buache et aux

46. G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 199-206.

47. Nikolai Kopanév, « Histoire de l'édition française de l'ouvrage de Gerhard Friedrich Müller, *Voyages et découvertes faites par les Russes le long des côtes de la mer Glaciale et sur l'océan Oriental* (1766) », in S. Moussa & A. Stroeve (éd.), *L'Invention de la Sibérie...*, *op. cit.*, p. 36-45.

frères Delisle par un pamphlet intitulé *Lettre d'un officier de la marine russe à un seigneur de la Cour concernant la carte des nouvelles découvertes au nord de la mer du Sud, et le mémoire qui y sert d'explication, publié par M. de l'Isle à Paris en 1752*⁴⁸, dans lequel il mettait en question la véracité des informations fournies par les Français. Pour cela, il mit au point l'argumentation qu'il développerait six ans plus tard dans son second ouvrage⁴⁹ : il affirmait que les cartes françaises étaient erronées et qu'il était rigoureusement impossible de naviguer sur l'océan Arctique⁵⁰. Ce faisant, il « ni[ait] une grande partie des découvertes faites le long des côtes de [cet] océan [...] par les Russes⁵¹ » : les faveurs de la cour de Saint-Petersbourg étaient à ce prix⁵²... Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que Müller nous paraisse si contradictoire dans ses conclusions de 1758, et surtout si avare d'informations sur la Sibérie du Nord⁵³ : quelque amertume qu'il ait pu en concevoir, il s'était fait le cerbère de la chasse gardée que ce territoire représentait pour la couronne impériale.

Une disette informative

Dans les dernières années du XVIII^e siècle, le lecteur occidental ne dispose donc au sujet de cette région que d'informations parcellaires, contradictoires et, jusqu'en 1802, toujours de seconde, voire de troisième main. À titre d'exemple, et sans parler des synthèses déjà citées

48. Traduit en français et en allemand (Berlin, Haude und Spener, 1753). Voir à ce propos G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 340 et sq.

49. Voir *ibid.*, p. 62-63.

50. Voir G. F. Müller, *Lettre d'un officier...*, *op. cit.*, p. 73 et sq.

51. N. Kopanev, « Histoire de l'édition française... », art. cit., p. 40.

52. La censure russe l'aurait amené à « publier à peine le dixième des matériaux réunis par lui » (A. Garcia & Y. Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, *op. cit.*, p. 300).

53. N. Kopanev a bien montré combien l'éditeur de la traduction française de son ouvrage, le libraire hollandais Marc-Michel Rey, peina pour obtenir de lui des renseignements plus précis sur les contrées nouvellement découvertes (« Histoire de l'édition française... », art. cit., p. 42-43). À la lumière d'informations plus récentes, le traducteur lui-même s'empressera d'ailleurs de démentir les allégations de Müller sur l'impossibilité de frayer un passage par l'océan Arctique (voir « Addition du traducteur » dans G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 381 et sq.). Sur la polémique engendrée par les possibles dissimulations d'information par Müller, voir en outre W. Coxe, *Les Nouvelles Découvertes...*, *op. cit.*, p. 212.

d'Adelung, Coxe et Forster, pour lesquelles la question ne se pose pas, celle qu'offre Müller des rapports donnés par les *promyšlenniki* du siècle précédent est elle-même souvent fondée sur des documents rédigés par d'autres qu'eux, lesdits chasseurs et/ou commerçants ne sachant la plupart du temps ni lire ni écrire, à commencer par le plus célèbre d'entre eux, Semion Dejnev⁵⁴. La correspondance et les journaux des lieutenants de Béring étaient par ailleurs à l'époque jalousement conservés par les archives de l'Amirauté à Saint-Pétersbourg, où ils se trouvent probablement encore de nos jours⁵⁵ : il n'était donc pas question d'y faire directement référence. Ce que Gmelin rapporte du Grand Nord sibérien repose en outre sur des témoignages – ceux des rescapés de la mission Lasenius (1735) et d'« habitants du pays, qui avaient voyagé sur la basse Iénisseï, surtout le long des côtes de la mer glaciale » – et, sans doute, sur des documents auxquels il avait pu avoir accès, tout comme Müller⁵⁶. De la même façon, ce qu'on savait, à l'époque, des raids menés à titre privé par les *promyšlenniki* Tchalaourov, Liakhov et Protodiakonov dans les années 1760-1770 pour rallier le détroit de Béring depuis la Kolyma ou explorer l'archipel de Nouvelle-Sibérie fut recueilli longtemps après par Martin Sauer, qui relate en outre ce qu'il a pu apprendre de l'expédition de Billings chez les Tchouktches en 1792 en transcrivant une lettre et un journal émanant « des personnes qui accompagnaient le capitaine »⁵⁷. De son côté, Pallas retranscrit les découvertes de son étudiant Zouïev sans que l'on puisse établir, au plan énonciatif, ce qui revient à l'un ou à l'autre⁵⁸.

54. Voir A. Garcia & Y. Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, *op. cit.*, p. 561, note 27.

55. Voir Terence Armstrong, « Siberian and Arctic Exploration », in Orcutt W. Frost (éd.), *Bering and Chirikov: the American voyages and their impact*, Anchorage, Alaska Historical Society, 1992, p. 118.

56. Voir J. G. Gmelin, *Voyage en Sibérie*, *op. cit.*, t. 1, p. 358 et sq. (chap. LI : « Navigation des Russes dans la mer glaciale »), et t. 2, p. 27 et sq. (chap. LIX : « Climat des côtes de la mer glaciale »).

57. Voir M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 1, p. 178-181 et 191-197 ; t. 2, p. 161-164 et 228-247. Voir également C. Holland, *Arctic...*, *op. cit.*, p. 121-122, 134, 137, 140 et 611 ; Michel d'Arcangues, *Dictionnaire des explorateurs des pôles*, Paris, Séguier, 2002, p. 317-318 et 551-552.

58. Après avoir déclaré qu'il allait « donner ici l'extrait de ses observations » (*Voyages...*, *op. cit.*, p. 15), Pallas ne laisse nullement la parole à Zouïev, mais

Sauer et Sarytchev en 1802 seront en définitive les premiers témoins directs de ce que fut la réalité d'une expédition en Sibérie arctique avant le XIX^e siècle⁵⁹.

Par ailleurs, on n'en est plus, à la fin des Lumières, à croire aux légendes qui ravissaient encore le lectorat de la Renaissance et du XVIII^e siècle, et le crible critique auquel passent toutes les connaissances acquises en vient à mettre en doute les données récoltées au fil des ans sur ces mystérieuses contrées⁶⁰. C'est le récit par Dejnev de son périple autour de la péninsule des Tchouktches qui, on s'en doute, fait le plus souvent les frais de cette méfiance à l'égard des voyageurs précédents : l'Anglais William Robertson, Coxe et Sarychev lui-même en viennent à remettre en cause la réalité de son témoignage, d'autant que bien des années passeront avant que d'autres ne lui succèdent⁶¹. Par

« délocute » en quelque sorte son étudiant en racontant le voyage de celui-ci à la troisième personne.

59. Même si Sauer « regrette que [s]on peu de connaissance ne [lui] ait pas permis de parler avec plus d'étendue et d'exactitude de ce qui a rapport à la minéralogie, à la botanique et aux autres parties de l'histoire naturelle » (*Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 1, p. 175).

60. G. F. Müller, qui filtre avec soin les témoignages dignes de foi en matière de navigation sur l'océan Arctique (*Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 3-4), fait la différence entre le vrai et le légendaire lorsqu'il cite le récit « sorti de la bouche de quelques *Tschuktschis* du *Noss* » et recueilli en 1718 : s'il tient pour « vraisemblable » la description de leurs mœurs et de leurs costumes, du relief, de la végétation et de la faune du territoire qu'ils occupent, ainsi que d'une île située à proximité, il rejette comme « fabuleux » ce qu'ils disent d'hommes habitant « le même pays » mais « qui ont des queues comme les chiens », ou « [d']autres de ces gens [qui] ont des pieds comme les corbeaux, et couverts d'une peau semblable à celle des corbeaux » : « Pardonnons aux *Tschuktschis* leurs fables, conclut-il, puisque des auteurs européens même ont débité sérieusement de pareilles extravagances en parlant de pays inconnus » (p. 78-81). Mais il ajoute foi au fait que ces autochtones prêteraient leurs femmes aux étrangers (p. 82-83), ce que Sauer refuse de faire : ce dernier met cela au rang des légendes colportées par Kobelev et Daurkin, à l'instar de celle selon laquelle les Tchouktches demanderaient à leurs parents et amis de les tuer lorsqu'ils sont « vieux ou malades » (*Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 2, p. 107 et 109)... alors que Sarychev, lui, accorde crédit à ces informations (*Account of a Voyage...*, *op. cit.*, t. 2, p. 50-51) !

61. Voir William Robertson, *The History of America*, Dublin, Price & al, 1777, t. 1, p. 274 et 457 (note XI) ; W. Coxe, *Les Nouvelles Découvertes...*, *op. cit.*, p. 228 ; G. Sarychev, *Account of a Voyage...*, *op. cit.*, t. 1, p. 36. Voir en outre R. H. Fisher,

ailleurs, la controverse bat son plein entre Müller et Gmelin au sujet de l'existence d'une île, voire d'un hypothétique continent situé au nord de la côte sibérienne, le second paraissant lui donner foi, le premier la mettant en question faute de preuve, sans la réfuter totalement⁶² : on sait qu'il faudra attendre le milieu du XIX^e siècle, après les missions conduites par Matvei Gedenström, Piotr Anjou et Ferdinand de Wrangell entre 1811 et 1823, pour qu'il soit enfin démontré que ce territoire mythique, un temps baptisé « terre de Sannikov », n'était qu'un fantasme⁶³.

Paysages polaires

Pour ces raisons variées, on se doute que les renseignements fiables dont le lecteur occidental disposait au sujet de la Sibérie arctique à la fin du XVIII^e siècle se révèlent bien rares ; mais ils ne sont pas inexistants, et le peu qu'il en apprend est susceptible d'aiguillonner sa curiosité. En dépit de l'obscurité qui y règne le plus souvent⁶⁴ et des brouillards qui en gênent la perception, le paysage de ces contrées s'esquisse progressivement sous la plume des voyageurs : on n'en est plus, comme c'était encore le cas au début du siècle, à situer l'embouchure de l'Ob 500 km à l'ouest de sa position réelle ni à imaginer le détroit de Kara « fortifié par des chaînes de montagnes qui [...] sont toujours couvertes de neige et de glace » et dont le « sommet, qui s'élève à ce qu'on prétend à la hauteur de cent milles d'Allemagne ou environ, paraît toujours glacé⁶⁵ ». Le rivage de l'océan Arctique est décrit la plupart du temps comme « élevé, mais sans montagnes », constitué le plus souvent de « plaines marécageuses » et de

The Voyage of Semen Dezhnev..., *op. cit.*, p. 11-12 ; A. Garcia & Y. Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, *op. cit.*, p. 359, 402.

62. Voir G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 34 et sq., 201-202 ; J. G. Gmelin, *Voyage en Sibérie*, *op. cit.*, t. 2, p. 29.

63. Voir, entre autres, A. Garcia & Y. Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, *op. cit.*, p. 400 et sq. Voir aussi la polémique au sujet des bois flottés entre Gmelin (*Voyage en Sibérie*, *op. cit.*, t. 2, p. 28) et Pallas (*Voyages...*, *op. cit.*, p. 38).

64. Voir M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 1, p. 107 et 147.

65. J. B. Müller, « Les mœurs et usages des Ostiacks », *art. cit.*, p. 388-389. Celui-ci imagine aussi que les glaces charriées par les fleuves sibériens s'engouffrent dans « une issue souterraine [...] par où l'eau s'écoulerait », dégelée par « les feux souterrains » (p. 390 et sq.).

« collines argileuses et humides⁶⁶ ». Dans ce climat subarctique, voire arctique, le vent et le froid sont bien entendu les deux agents principaux qui dessinent ces paysages le plus souvent désolés : le premier, lorsqu'il souffle violemment du nord en fin d'été, peut faire prendre la glace en quelques minutes pour le restant de l'année et obliger les rares habitants à se mettre à l'abri sous peine d'y perdre la vie⁶⁷ ; le second, qui fait éclater les pierres, les haches et les bouteilles d'eau-de-vie⁶⁸, empêche la plupart des arbres de se développer, laissant la place à une végétation de toundra souvent couverte de givre, tandis que le sol gelé en profondeur empêche les cultures alimentaires de prospérer⁶⁹. Le seul avantage présenté par ce que l'on nommera plus tard le *pergélisol* est qu'il permet une circulation plus aisée des traîneaux légers utilisés par les autochtones et appelés *nartes*⁷⁰, tirés par des rennes, qui paraissent toutefois souffrir tout autant que les chevaux et les hommes des inégalités du terrain⁷¹.

En bref, les conditions climatiques feraient du Grand Nord sibérien un désert glacé tout bonnement inhabitable : c'est en tout cas sur ce point qu'insiste plus particulièrement Gerhard Friedrich Müller – s'en étonnera-t-on ? Il fait dire à un groupe de Tchouktches venus « se soumettre à l'Empire russe » en 1718 qu'en dehors des « rennes sauvages », on ne trouve dans la péninsule d'autres « animaux terrestres [...] que des renards et des loups » : « On n'y trouve point de zibelines parce qu'il n'y a pas de bois. Le *Noss* est plein de montagnes

66. J. G. Gmelin, *Voyage en Sibérie*, *op. cit.*, t. 2, p. 27 ; P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 29 (voir aussi p. 38-39 et 48-49) ; M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 1, p. 96.

67. Voir J. G. Gmelin, *Voyage en Sibérie*, *op. cit.*, t. 2, p. 29-30 ; J. B. Müller, « Les mœurs et usages des Ostiacks », *art. cit.*, p. 389-390.

68. « [...] on dirait qu'elles ont été mises en morceaux ou plutôt fendues : il arrive quelquefois qu'il s'en détache des quartiers qui tombent dans la mer avec un bruit épouvantable » (J. G. Gmelin, *Voyage en Sibérie*, *op. cit.*, t. 2, p. 27). Voir aussi les observations attentives de M. Sauer sur le froid polaire et ses effets variés (*Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 1, p. 102 et sq.).

69. Voir Ph. J. von Strahlenberg, *Description historique...*, *op. cit.*, t. 1, p. 27 ; P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 26-31, 34 et 41-45 ; M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 1, p. 95, 97, 126, 152-153 et 168-169.

70. Voir P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 28 ; voir en outre G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 18, 28, 47, 53 et 58.

71. Voir P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 31 ; M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 1, p. 97 ; G. Sarychev, *Account of a Voyage...*, *op. cit.*, t. 1, p. 25.

et de rochers ». Tout juste si les autochtones peuvent s'y nourrir de « baleines », de « chevaux-marins », de « bélugues, et d'autres poissons » : encore leur faut-il se livrer à l'« exercice continu » de la chasse et de la pêche, tandis qu'aux voyageurs peu habitués et réduits à la sédentarité ne seraient réservés que « [l']eau-de-vie, la viande salée, le biscuit, [qui] ne guérissent pas du scorbut ; au contraire⁷² ».

Mais on sait Müller mandaté pour dissuader les explorateurs de se risquer sur ces terres afin de s'y installer ou les exploiter. Strahlenberg, Pallas et Sauer, entre autres, se montrent heureusement plus positifs : si le sol n'est en effet guère favorable à l'agriculture, il est possible d'y trouver

des racines sauvages, beaucoup de buissons et d'arbrisseaux naturels, tels que des groseilliers noirs et rouges, des framboisiers, des fraisiers, etc. D'ailleurs la quantité d'oiseaux, de bêtes sauvages et de poissons, dont ces provinces abondent, supplée au défaut des productions de nos climats [...]⁷³.

Par l'intermédiaire de son collaborateur Zouïev, Pallas indique même l'existence de gisements d'ambre situés entre les embouchures de l'Ob et de l'Ienisseï et présente au lecteur plusieurs espèces mal connues d'oiseaux ou de coquillages, ainsi qu'un ourson polaire, que son étudiant lui a rapporté vivant et qu'il se vante d'être l'un des premiers à décrire⁷⁴.

En matière de paysage, les phénomènes atmosphériques restent malgré tout ce qui fascine le plus les voyageurs en Sibérie septentrionale. Les aurores boréales constituent en la matière un spectacle de choix, dont Gmelin, le premier peut-être pour la région, offre une représentation sous deux formes principales :

72. G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 79 et 205-206 ; voir aussi p. 72 et 76.

73. Ph. J. von Strahlenberg, *Description historique...*, *op. cit.*, t. 1, p. 27. Voir aussi P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 21-24, 32 et 40-41 ; G. Sarychev, *Account of a Voyage...*, *op. cit.*, t. 1, p. 21-22 ; M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 1, p. 111-112 : ce dernier ouvrage offre même un inventaire des baies que l'on trouve le long de la Kolyma et quelques recettes autochtones pour les accommoder avec le poisson (p. 170-173) !

74. Voir P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 23-24, 32, 38, 39, 46, 51, 663 et sq.

Dans l'une on voit entre nord-ouest et ouest un arc lumineux, duquel sortent plusieurs colonnes ou rayons de lumière qui ne s'élèvent pas très haut, et ne s'étendent jamais vers plusieurs parties du ciel. Sous l'arc le ciel est extrêmement obscur, cependant à travers cette noirceur on voit briller les étoiles. [...] L'autre espèce commence par quelques rayons qui paraissent vers le nord, et, presque en même temps, il s'en élève au nord-est ; les uns et les autres sont isolés. Ils augmentent peu à peu, occupent dans le ciel un grand espace, s'étendent avec une vitesse incroyable, et couvrent enfin presque tout le ciel depuis l'horizon jusqu'au zénith. On les y voit se réunir, et pour lors il semble que le ciel soit couvert d'un voile de lumière parsemé de rubis, de saphirs et d'or. Rien n'est plus beau que ce spectacle ; mais lorsqu'on ne l'a jamais vu, il imprime quelque frayeur : les rayons ne se déploient qu'en pétillant, sifflant et faisant le bruit du plus grand feu d'artifice⁷⁵.

Pallas, de son côté, analyse la lumière si particulière du soleil de minuit⁷⁶, tandis que Sauer s'attache à décrire avec précision la spécificité des brouillards qui se développent au voisinage de l'océan Arctique et les effets d'optique qu'ils procurent :

Les brouillards de la mer Glaciale diffèrent des brouillards ordinaires, en ce qu'ils restent continuellement suspendus à peu de hauteur au-dessus de la glace. De loin, on croirait que ce sont des îles enveloppées de brumes ; quelquefois ils ressemblent à d'énormes colonnes de fumée. Une fois surtout, ils eurent, à nos yeux, tellement cette apparence, que nous crûmes qu'ils provenaient des feux que les Tchouktches avaient allumés pour nous faire des signaux ; mais en nous en approchant, nous reconnûmes notre erreur⁷⁷.

Une ethnographie rudimentaire et sensationnaliste

Qu'en est-il des rencontres humaines au cours de ces voyages dans le Grand Nord sibérien au XVIII^e siècle ? Hormis les quelques Russes exilés dans ces lointaines contrées, sur lesquels les relations ne

75. J. G. Gmelin, *Voyage en Sibérie*, *op. cit.*, t. 2, p. 31-32. Voir aussi P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 26 ; M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 1, p. 103.

76. Voir P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 26.

77. M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 1, p. 144-145. Celui-ci est par ailleurs frappé par les colossales amplitudes thermiques que connaît la région (p. 113) : c'est peut-être la raison pour laquelle il joint à son ouvrage une « table météorologique » réalisée pendant son séjour à Verkhnekolymsk en 1786 (t. 2, p. 253-255).

s'attardent guère⁷⁸, l'attraction principale de celles-ci devrait résider dans la description des peuples autochtones – essentiellement ceux qu'on appelle alors les Ostiaks, les Samoyèdes, les Iakoutes, les Tchouktches et les Ioukaghirs –, dont les langues, les costumes, l'habitat et les mœurs surprennent constamment les voyageurs. Pourtant les données recueillies par ces derniers à propos de ces différentes ethnies n'apparaissent que tardivement. Peut-on se fier aux renseignements ethnographiques de seconde main collectés dans la première moitié du siècle par Johann Bernhardt Müller et Strahlenberg sur des peuples qui vivent « séparés du reste du monde dans leurs climats froids et glacés », que l'on ne connaît « que depuis assez peu de temps » et qui ne ressemblent en rien à leurs voisins⁷⁹ ? Gerhard Friedrich Müller n'accorde aux Tchouktches qu'une attention un peu distraite, matérialisée par quelques éléments glanés ici ou là⁸⁰, tandis que Gmelin, qui pourrait pourtant faire figure d'ethnologue de la Sibérie avant la lettre, ne parle en détail que des autochtones qu'il a pu approcher au cours de son voyage⁸¹. Il faut attendre le périple de Zouïev le long de l'Ob pour obtenir enfin des informations circonstanciées et fiables sur les Ostiaks et les Samoyèdes, et le tout début du XIX^e siècle pour en savoir davantage, grâce à Sauer et Sarychev, sur les Tchouktches et les Ioukaghirs, qui restent malgré tout bien mystérieux⁸².

Encore le tableau que les différents auteurs brossent de ces populations « barbares » n'est-il guère édifiant : ils s'arrêtent surtout à ce qui

78. Voir *ibid.*, t. 1, p. 123 ; voir aussi J. G. Gmelin, *Voyage en Sibérie*, *op. cit.*, t. 2, p. 1.

79. J. B. Müller, « Les mœurs et usages des Ostiackes », art. cit., p. 375-376 ; Ph. J. von Strahlenberg, *Description historique...*, *op. cit.*, t. 2, p. 185.

80. Voir *Voyages et découvertes*, *op. cit.*, p. 66 et sq ; *supra*, note 61.

81. Il ne consacre que quelques lignes aux Tchouktches (*op. cit.*, t. 1, p. 426 ; t. 2, p. 44, 265 et sq., 270-271 et 300-301) alors que plusieurs chapitres portent au moins partiellement sur les Tatars (chap. 6-7, 15, 23-24, 27-28, 65, 68 et 80), les Kalmouks (chap. 19-21) les Tougouses (chap. 41, 45, 47 et 56) et les Iakoutes qu'il a pu rencontrer sous le cercle polaire (chap. 6, 48-49, 52).

82. Voir P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 52-104 (dont un tableau de vocabulaire ostiak, vogoul et mordouan, p. 77) ; M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 2, p. 101-110 et 228-248, auxquelles s'ajoutent deux vocabulaires, ioukaghir et iakoute (p. 256-280) ; G. Sarychev, *Account of a Voyage...*, *op. cit.*, t. 1, p. 25-26 ; t. 2, p. 48-51.

en fait la particularité, voire la bizarrerie, en insistant plus particulièrement sur ce qui les rattache à « l'état de la simple nature », comme on disait alors⁸³. Si leur habitat⁸⁴, leurs costumes⁸⁵, leurs manières de chasser, de pêcher ou de se soigner⁸⁶, leurs pratiques religieuses et funéraires⁸⁷, leurs coutumes culinaires ou matrimoniales⁸⁸, leurs chants et leurs danses⁸⁹ font l'objet d'un certain nombre de remarques ou d'observations, il n'en reste pas moins qu'à l'instar des voyageurs des anciens temps avides de *merveilles*, les descripteurs des peuples de la Sibérie septentrionale se concentrent plutôt sur des détails tour à tour étonnants, effrayants ou croustillants, mais toujours susceptibles de retenir l'attention de leur lectorat. Dans les quelques lignes qu'il consacre aux ethnies des confins arctiques, Strahlenberg insiste par exemple sur le parler des Ioukaghirs qui, aux dires d'un Iakoute, « ressemble au caquet d'une oie », puis sur leur coutume de « suspend[re] leurs morts aux arbres », afin qu'une fois « la chair [...] pourrie », ils puissent « porte[r] les os de leurs parents sur eux toutes les fois qu'ils

83. G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 69 et 204 ; J. B. Müller, « Les mœurs et usages des Ostiackes », art. cit., p. 396.

84. Voir G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 75 ; J. G. Gmelin, *Voyage en Sibérie*, *op. cit.*, t. 2, p. 301 ; P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 58-59 ; M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 2, p. 228, 238-239 ; G. Sarychev, *Account of a Voyage...*, *op. cit.*, t. 2, p. 49.

85. Voir P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 53-55, 91 ; M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 2, p. 230-231 ; G. Sarychev, *Account of a Voyage...*, *op. cit.*, t. 2, p. 48.

86. Voir J. B. Müller, « Les mœurs et usages des Ostiackes », art. cit., p. 389 ; G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 75 et 78-79 ; P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 57, 66-67 et 93 ; M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 2, p. 107 et 240-241.

87. Voir J. B. Müller, « Les mœurs et usages des Ostiackes », art. cit., p. 408 et sq. ; Ph. J. von Strahlenberg, *Description historique...*, *op. cit.*, t. 2, p. 186 ; P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 73, 78-84 et 100-103 ; M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 2, p. 108 et 234-237 ; G. Sarychev, *Account of a Voyage...*, *op. cit.*, t. 2, p. 51.

88. Voir J. B. Müller, « Les mœurs et usages des Ostiackes », art. cit., p. 405-407 ; P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 63-65, 69-72, 96-99 ; M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 2, p. 172-173 et 248.

89. Voir P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 85-87 et 104 ; G. Sarychev, *Account of a Voyage...*, *op. cit.*, t. 2, p. 51.

vont à la chasse »⁹⁰. Selon ce qu'en rapporte Pallas, le jeune Zouïev semble frappé pour sa part des mauvais traitements réservés aux femmes samoyèdes, que leurs maris considéreraient comme de véritables esclaves domestiques⁹¹. Le même Zouïev s'attache, tout comme Johann Bernhardt Müller, à la laideur, à la saleté et au manque d'hygiène élémentaire propres aux Ostiaks, ainsi qu'à leurs tatouages⁹² : le second pointe « leur habillement [...] composé de peaux de poisson, cousues ensemble en forme de justaucorps, de culotte, de bas et de chaussons » quand ils ne font pas usage de « peaux de cygnes, d'oies sauvages, de canards, et d'oiseaux de proie », ou « de rennes et d'élans » pendant l'hiver⁹³ ; le premier note la « coutume aussi ridicule que bizarre », mais « très utile dans les temps périodiques » chez les femmes de ce peuple, de porter « continuellement dans la partie naturelle de leur sexe une mèche tordue d'écorce de saule, ratissée et amollie »⁹⁴.

Mais ce sont bien entendu les Tchouktches, ces « Indiens de la Sibérie »⁹⁵, ethnie encore mal connue et plutôt farouche, qui attise la curiosité des descripteurs. Leur insoumission, leur caractère féroce et belliqueux, leur société anarchique sont tour à tour mis en avant par Strahlenberg, Gerhard Friedrich Müller, Gmelin et Sarychev⁹⁶ : tous se retrouvent pour décrire ce qui est considéré tantôt comme un « ornement », tantôt comme un stratagème destiné à terroriser leurs ennemis, et qui consiste à « se découpe[r] les joues [pour] mett[re] dans les ouvertures des os [ou des dents] de poisson »⁹⁷. De son côté, Sauer

90. Ph. J. von Strahlenberg, *Description historique...*, *op. cit.*, t. 2, p. 185-186.

91. Voir P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 94-96.

92. Voir J. B. Müller, « Les mœurs et usages des Ostiacks », art. cit., p. 395, 402 et 404 ; P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 52, 56 et 60-62.

93. J. B. Müller, « Les mœurs et usages des Ostiacks », art. cit., p. 401.

94. P. S. Pallas, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 56-57. Voir A. Garcia & Y. Gauthier, *L'Exploration de la Sibérie*, *op. cit.*, p. 339 et sq.

95. *Ibid.*, p. 285.

96. Voir Ph. J. von Strahlenberg, *Description historique...*, *op. cit.*, t. 2, p. 186 ; G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 66, 69-71 et 74-75 ; J. G. Gmelin, *Voyage en Sibérie*, *op. cit.*, t. 2, p. 270-271 et 301 ; G. Sarychev, *Account of a Voyage...*, *op. cit.*, t. 2, p. 49-51.

97. Ph. J. von Strahlenberg, *Description historique...*, *op. cit.*, t. 2, p. 186. Voir aussi G. F. Müller, *Voyages et découvertes...*, *op. cit.*, p. 75-76 ; J. G. Gmelin, *Voyage*

insiste, d'expérience et à de nombreuses reprises, sur le danger encouru à se fier trop vite à leur parole, étant donné les larcins qu'ils sont susceptibles de commettre et l'esprit peu coopératif qu'ils manifestent dans le cadre des expéditions auxquelles ils sont associés : il va jusqu'à dénoncer la manœuvre qu'ils envisageaient pour « massacrer leurs hôtes » de la mission Billings, manœuvre heureusement déjouée par Kobelev⁹⁸.

Seul Sarychev se risque à quelques considérations plus neutres, ou du moins plus pondérées, à l'égard des Tchouktches. D'emblée il leur trouve une physionomie ouverte, moins farouche que chez les autres peuples autochtones : il compare leur apparence, leurs danses et leurs canots, appelés *baïdar*, à ceux des Amérindiens du cap Rodney, leurs chiens à ceux de la région d'Okhotsk, décrit avec bienveillance leurs costumes et leurs ornements, avec compassion la vie misérable que mènent ceux des leurs qui se sont sédentarisés. Loin de fustiger l'anarchie qui règne chez eux, il en fait la preuve de leur amour pour la liberté, qui leur a permis jusqu'alors de résister aux Russes, lesquels n'ont pas hésité à monter contre eux leurs ennemis traditionnels, les Koriaks, avant de comprendre les bénéfices à retirer d'une attitude plus pacifique envers ces populations réputées guerrières. Et si Sarychev ne conteste pas la barbarie de certaines coutumes des Tchouktches, il la justifie par leur courage, inégalé chez leurs voisins, et leur sens de l'honneur qui les conduit à ne pas supporter une insulte. Il se refuse enfin à juger leurs rites et ce qu'il nomme leurs superstitions, n'ayant pas séjourné assez longtemps chez eux pour s'en faire une idée juste. On est certes encore bien loin d'une véritable approche ethnographique, mais l'on ne constate plus chez Sarychev l'étonnement tantôt effrayé, tantôt réprobateur, tantôt franchement égrillard qui marquait les propos de ses prédécesseurs.

Vers une autre vision du Grand Nord sibérien ?

Le récit de ce dernier nous livre donc l'esquisse d'une autre vision du Grand Nord sibérien, qui contraste avec les informations incomplètes ou biaisées, partielles ou partiales offertes par les ouvrages des

en Sibérie, op. cit., t. 1, p. 426 ; t. 2, p. 44 ; G. Sarychev, *Account of a Voyage...*, *op. cit.*, t. 2, p. 48.

98. Voir M. Sauer, *Voyage fait par ordre...*, *op. cit.*, t. 2, p. 101, 109, 161-164, 229, 232 et 242-247.

décennies précédentes. Les explorations avortées, le manque de données, l'accès restreint à des sources de seconde main ou non vérifiées ont longtemps fait de ces contrées reculées et difficiles à rejoindre le parent pauvre de la connaissance occidentale, mais les efforts insensés des *promyšlenniki* comme des militaires et des savants qui les ont suivis sur les chemins peu frayés de la Sibérie arctique n'auront pas été prodigués en vain. Il est sûr que le climat et les difficultés matérielles qu'il engendre n'ont pas été pour rien dans les approximations et les lacunes manifestes laissées par cette découverte très progressive de « l'Asie polaire », mais dans les toutes dernières années du XVIII^e siècle, on en sait tout de même davantage à son propos que le peu de renseignements lâchés par les autorités russes quelque temps auparavant. Paysages déserts, climat glacial, neige et banquise quasi perpétuelles, vents déchaînés, faune et végétation rares, indigènes peu nombreux, étranges ou hostiles sont quelques-uns des éléments qui constituent ce tableau certes peu engageant pour le lecteur occidental, mais source d'un exotisme boréal d'où le sentiment du sublime, voire du fantastique, n'est pas exclu, même s'il ne se manifesterait que bien des années plus tard.

Il faut toutefois admettre qu'avec l'ouvrage de Sarychev, comme avec celui de Sauer, tous deux publiés près d'une dizaine d'années après la fin de l'expédition Billings, on est déjà passé dans un autre siècle, dans une autre approche de la Sibérie septentrionale, de ses paysages et de ses habitants. On l'a constaté dans la description des Tchouktches par Sarychev, mais on le sentait poindre aussi chez un Sauer sensible à « [l']aspect sauvage et romantique » des « campagnes » traversées pour se rendre d'Okhotsk à Zachiversk, qui élevait son âme en créant chez lui un élan d'enthousiasme à l'égard des Toungouses et de leur sens de l'hospitalité⁹⁹.

Elle se manifesterait davantage encore, quelques années plus tard, chez l'Écossais John Dundas Cochrane, voyageur solitaire à travers tout le continent eurasiatique entre 1820 et 1823, dans une tentative, demeurée inachevée, de faire le tour du monde. Au cours de l'hiver 1820-1821, il avait entrepris de rallier les bords de la Kolyma depuis Iakoutsk en un trajet de près de 3 000 km, autrement dit « pendant la saison la plus froide de l'année et dans ce qui est considéré comme la

99. *Ibid.*, t. 1, p. 86.

région la plus froide du monde ». Rempli du sentiment de laisser derrière lui « les dernières limites de la civilisation », il fut l'un des premiers à broser des tableaux de la beauté nouvelle, tour à tour grandiose, lugubre et mélancolique, des paysages du Grand Nord sibérien vide d'hommes et d'habitations, tout juste illuminé par des aurores boréales semblables à « une tente illuminée, avec dans le bas des guirlandes ou des franges léchées par des flammes venant partout du fond de la tente ». Mais les Tchouktches lui refusèrent l'accès au « pays inhospitalier et inintéressant » que sont les rivages de l'océan Arctique, dont ils lui firent d'ailleurs une description franchement peu engageante¹⁰⁰.

Mais le privilège d'avoir donné une vue à la fois complète, attentive et empathique de ces terres « encore imparfaitement reconnues en 1820¹⁰¹ » et de leurs habitants autochtones reviendra à Wrangell, dont Cochrane croisa d'ailleurs la route¹⁰². L'explorateur russe, parvenu à achever la cartographie de la côte septentrionale du continent eurasiatique, exprime néanmoins encore tout son effroi à la découverte de l'un des promontoires les plus fameux de la région :

L'aspect général du cap Chélagk et de la mer qui l'entoure est le plus horrible qu'il soit possible d'imaginer ! ces sombres et noirs rochers, au pied desquels est une mer enchaînée par une glace immobile et séculaire, ces chaînes de montagnes de glace qui courent à sa surface, éclairées par les pâles rayons d'un soleil qui s'élève à peine au-dessus de l'horizon, l'absence de tout ce qui a vie, enfin, le silence de mort qui règne en ces lieux, inspirent l'épouvante : tout dit au voyageur qu'il a franchi la limite du monde habitable¹⁰³ !

Il faudra attendre 1854 et le récit – mais est-il authentique – du Français Raoul Bourdier contemplant une aurore boréale au même cap Chélagk pour que s'exprime enfin pleinement la splendeur de ce paysage purement polaire :

100. John Dundas Cochrane, *Récit d'un voyage à pied à travers la Russie et la Sibérie tartare, des frontières de Chine à la mer Gelée et au Kamtchatka* [1824], trad. et éd. Françoise Pirart & Pierre Maury, Boulogne, Ginkgo, 2003, p. 115, 116, 144 et 158 ; voir aussi p. 117, 120-121, 125, 127-128, 130, 133, 145-146, 155-156, 167, etc.

101. F. de Wrangell & al., *Le Nord de la Sibérie...*, *op. cit.*, t. 1, p. III.

102. Voir *ibid.*, t. 1, p. 184 et sq. ; J. D. Cochrane, *Récit d'un voyage à pied...*, *op. cit.*, p. 137 et sq.

103. F. de Wrangell & al., *Le Nord de la Sibérie...*, *op. cit.*, t. 1, p. 232-233.

De ce point élevé que j'étais venu chercher jusqu'aux extrémités de la terre, je vis s'étendre devant moi un horizon immense. Parties des vagues confins de cet horizon, de majestueuses colonnes de feu montaient dans le ciel, tantôt en le parcourant lentement, tantôt, au contraire, en le traversant avec la rapidité de l'éclair. De grands faisceaux lumineux se suspendaient à la voûte céleste comme autant de lustres éclatants décorant un pavillon sans bornes ; de ces centres de lumières s'élançaient de temps à autre dans l'espace d'immenses jets de flamme qui, semblables à de rapides fusées, s'élevaient jusqu'au zénith, pour éclater ensuite comme des bombes d'artifice, et laisser tomber des hauteurs du ciel une magique cascade de feux éblouissants. Tout cela n'était pourtant que la décoration du spectacle plus imposant encore qui se déroulait à mes pieds : car là de vastes champs de glace s'élevaient comme des îles lumineuses au sommet des vagues, et s'y heurtaient avec un fracas épouvantable, pour disparaître dans l'abîme couvert d'écume et reparaitre ensuite sur le sommet de quelque nouvelle vague, mais ternies, souillées et couvertes de limon et de sable. De tous les points de l'horizon, la glace, jusqu'alors morte et immobile, s'ébranlait et se rompait en faisant entendre un craquement formidable dont le bruit se mêlait au grondement des vagues en courroux et aux sifflements des vents qui, semblables au souffle de Dieu, passaient sur cette scène de sublime chaos pour lui donner à la fois le mouvement et la vie¹⁰⁴.

Ce récit est-il authentique ? On ne saurait le dire... Du moins en émane-t-il un souffle lyrique auquel on n'était pas accoutumé au sujet du Grand Nord sibérien. Symbole de l'appropriation progressif par l'homme de l'un des derniers espaces sauvages de la planète ?

UR 7305 « Littératures, Imaginaire, Sociétés »,
Université de Lorraine, Nancy

104. Raoul Bourdier, *Voyage en Sibérie*, Paris, Belin-Leprieux et Morizot, 1854, p. 519-520. On sait peu de choses de l'auteur, sinon qu'il écrivit et traduisit un certain nombre de romans d'aventures souvent situés dans le Grand Nord et qu'à ses dires, il aurait accompagné son ami le marchand russe Ivan Tretiakov à travers la Sibérie jusqu'à l'Océan Arctique (voir en particulier p. 454 et sq.).